

Rendre la réalité inacceptable. A propos de La production de l'idéologie dominante, de Luc Boltanski

PRÉSENTATION CRITIQUE PAR JEAN-PIERRE DELCHAMBRE

En septembre 2008, Luc Boltanski publiait un essai critique, *Rendre la réalité inacceptable*¹, parallèlement à la réédition d'un long article écrit avec Pierre Bourdieu au milieu des années septante, « La production de l'idéologie dominante ». En 1999, Luc Boltanski a publié en collaboration avec Eve Chiapello, *Le nouvel esprit du capitalisme* (Gallimard), un livre qui a contribué à renouveler l'analyse des redéploiements du capitalisme depuis les années septante et quatre-vingt², et qu'il est permis de regar-

der comme un ouvrage majeur de la sociologie française contemporaine. Si l'on remonte un peu plus dans le temps, nous découvrons un jeune sociologue (Luc Boltanski est né en 1940) en train de faire ses classes, ou plutôt d'apprendre son métier et de faire ses premières armes (critiques) en compagnie de Pierre Bourdieu et de son équipe, dans le contexte turbulent des années soixante et du début des années septante. Par la suite, il rompt avec l'école bourdieusienne et prend ses distances à l'égard de la sociologie critique. Quel n'est pas dès lors l'étonnement que l'on peut ressentir aujourd'hui face à ce qui a toutes les apparences d'un retour assumé à une forme de critique. Luc Boltanski renoue en effet avec les impulsions d'une sociologie qui prétend résumer une fonction de « dévoilement », destinée à nous rendre, par-delà une réalité sociale « inacceptable » (et qu'il s'agit de faire apparaître comme telle), un monde qui soit tout simplement « vivable » !

1 Luc Boltanski, *Rendre la réalité inacceptable. A propos de La production de l'idéologie dominante*, Paris, Démopolis, 2008 (TRR1 ci-dessous). Dans le numéro 7-8 figure la présentation critique de l'ouvrage de Christian Boltanski et Catherine Grenier, *La vie possible de Christian Boltanski*.
2 A travers l'étude d'une littérature spécialisée consacrée au management, qui montre comment le monde de l'entreprise s'est enrichi de la « critique artiste » (ou critique culturelle) des années soixante pour asseoir de nouvelles légitimations autour de ce que les auteurs appellent la « cité par projet » (ou modèle réticulaire et connexionniste, faisant notamment appel à la mobilité et à la flexibilité, à l'autonomie et à l'initiative, à la réalisation et à la responsabilité de soi, à l'activation et à la facilitation — cf. la figure du coach-manager —, etc.).

Si le récent opuscule de Luc Boltanski, *Rendre la réalité inacceptable*, aura sans doute le don d'en irriter, voire d'en offusquer plus d'un (qui y décèleront de l'opportunisme, un manque de suite dans les idées, ou pire encore : une défection qui serait en même temps un retour en arrière, sinon une régression intellectuelle...), en revanche il ne manquera pas d'intéresser ceux qui, passé l'étonnement de voir un des principaux représentants de la sociologie dite pragmatique en revenir à une approche critique, recevront cet ouvrage comme une bouffée d'oxygène. A condition de ne pas être indispoté a priori par la posture revendiquée dans ce livre, on peut y trouver quelque chose de rafraîchissant, indépendamment de l'arrière-plan politique que l'on devine. Pas besoin en effet de partager les dernières sympathies — ou adhésions ? — partissantes de l'auteur³ pour trouver bienvenue la mise en cause qu'il propose de certains « conformismes » propres à la configuration sociale actuelle, en particulier ceux qui sont induits par une logique et une rhétorique de l'efficacité (renvoyant à une nouvelle forme du pouvoir, s'étendant à toutes les sphères de la vie en société et dont quelques mots clés, passés dans le langage courant, sont : management, gouvernance, responsabilité, « activation », *coaching*, réseaux, etc.). Écrit dans un style alerte et évocateur, composé de chapitres brefs et incisifs, cet ouvrage commence par nous replonger dans le contexte de la première moitié des années septante, avant de faire le lien avec la période actuelle, sous l'angle d'une analyse de la domination et de son habillage idéologique (dans sa version ancienne et dans sa version plus récente). En nous livrant quelques traces d'un passé pas si éloigné, mais que l'on ne semble plus

guère en mesure d'appréhender en dehors de filtres idéologiques, le sociologue vise à nous *rendre vivante* cette période tantôt décriée et honnie⁴, tantôt transformée en objet de fantasme et de nostalgie⁵ — dans les deux cas figée en stéréotype, c'est-à-dire tarie en tant que source d'une expérience de pensée. Luc Boltanski restitue sa pertinence mais aussi son actualité à la critique de l'idéologie esquissée dans l'article cosigné avec Pierre Bourdieu, montrant en quoi les lignes directrices du discours sur la modernisation économique, scientifique et technocratique, en vogue dans les années septante, annoncent et préfigurent les ressorts du « nouvel esprit du capitalisme » qui s'est répandu à partir des années quatre-vingt et a fini par imposer ses nouveaux modes de légitimation au cours des quinze ou vingt dernières années. Ce rapprochement entre la démarche critique des années septante et le projet de reconstitution d'une sociologie critique en prise sur les enjeux du monde actuel implique pour une part d'assumer les limites et les points aveugles de l'analyse proposée dans « La production de l'idéologie dominante » (nous en dirons quelques mots ci-dessous), et suppose d'autre part de provoquer un effet d'étrangement par rapport à un certain nombre d'« évidences » qui sont aujourd'hui assénées et acceptées — et qu'il incombe précisément à la critique « dévoilante » de remettre en question.

Par comparaison avec son frère Christian, Luc Boltanski est nettement plus discret au sujet de son histoire familiale. Le ton de l'essai publié récemment n'en est pas moins assez inhabituel, au regard des cri-

4 Voir le procès, récurrent depuis les années quatre-vingt, à l'encontre de cette période dite « post-soixante-huitarde », depuis les néoconservateurs américains jusqu'à Sarkozy.

5 Voir la mythification de cette période associée à une effervescence culturelle et politique, à la « libération sexuelle », aux dernières lueurs d'« historicité » avant que les temps ne s'assombrissent : fin des utopies, crise socio-économique, sida, etc.).

3 « Je me sens de plus en plus proche des communistes libertaires », confiait-il à un journaliste du *Monde* (16 juillet 2008).

tères académiques en vigueur, puisqu'il oscille entre l'analyse scientifique et le témoignage plus personnel (évocation de ses rapports avec Bourdieu⁶, anecdotes concernant le lancement et la réalisation des *Actes*, etc.). La composante autobiographique n'est donc pas absente de cet ouvrage. Il suffit pour s'en convaincre de lire l'« élégie » sur laquelle s'ouvre le livre. « En ce temps-là... ». Que tente de nous dire le sociologue, à même le vécu évoqué dans cette ouverture ? Que nous aurions perdu quelque chose. Mais quoi ? Quelque chose de fugace et insaisissable, en équilibre fragile, qui permettrait d'échapper à l'emprise du sérieux et des institutions, sans verser dans la futilité et le cynisme ; un jeu sur l'engagement et la distanciation, ou un régime de croyance (« y croire », mais pas trop, ni trop peu, et de telle façon que cela puisse être l'un et l'autre — travailler avec passion, en prenant du plaisir, en construisant et en critiquant, etc. —, plutôt que l'un ou l'autre), régime de croyance qui était à la fois soutenant et dynamisant, impliquant et déterritorialisant, protecteur et stimulant, etc. On pourrait dire, si cela ne prêtait à sourire (signe des temps ?), une certaine manière de concevoir, ou plutôt de vivre la liberté : une liberté vraiment libre, ou qui libère — ce n'est qu'en recourant à ce genre de périphrases que l'on peut encore espérer débrouiller ce mot dont le sens n'a cessé de s'obscurcir depuis deux ou trois décennies —, et non la liberté comme slogan (publicitaire) ou comme mot d'ordre (au nom duquel s'exercent les nouvelles formes de pouvoir basées sur l'incitation et l'autocontrôle, la performance et l'adaptation, l'initiative et la flexibilité, etc.), voire comme cache-misère d'une société déconvenancée, fatiguée et anxieuse. Ce qui a été

6 Appelé « le patron » (ce qui donne lieu à une longue note, en page 179, dans laquelle il parle notamment de relations « qui mélangent, de ma part, respect et proximité et, je crois, de la sienne, autorité et affection », etc.).

perdu fait donc aussi signe vers quelques-uns des problèmes lancinants de la période contemporaine : non seulement cette liberté devenue une formule creuse et asservissante⁷, mais aussi « tout ce qui nous empêch[e] de vivre », la multiplication des « épreuves » qui visent à sélectionner et à exclure (plutôt qu'elles n'aident à trouver une place et à vivre), le coût humain exorbitant que représentent tous ces efforts pour simplement « tenir », etc.

La manière avec laquelle Luc Boltanski nous décrit le lancement des *Actes de la recherche en sciences sociales* illustre ce changement d'époque. Les indications que fournit le sociologue, loin d'être seulement anecdotiques, jettent un éclairage sur le contraste apparu entre l'université des années septante et l'université d'aujourd'hui⁸. Quel que soit le jugement que l'on porte sur la sociologie et l'école de Bourdieu, on conviendra que les *Actes* sont parvenus à se faire reconnaître en tant que revue scientifique réputée, largement diffusée dans le champ des sciences sociales. Pourtant, le moins que l'on puisse dire, c'est que les conditions dans lesquelles cette revue a vu le jour ont peu à voir avec les critères et manières de faire relevant d'une gestion sérieuse et efficace (du moins tels qu'on les enseigne aujourd'hui dans les écoles spécialisées). Lancée par un petit groupe de chercheurs qui, en position d'*outsiders* dans leur propre champ, avaient la préoccupation de faire passer des choses nouvelles (tant sur le plan de la théorisation que de la méthodologie ou encore de l'objet), tout en faisant les choses différemment (notamment en matière d'édition, en particulier par rapport aux normes et procédures imposées par les revues consacrées), les

7 Ce qui génère le risque de confusion entre la valeur et ses contreparties, jusqu'à ce qu'on lâche la proie pour l'ombre, c'est-à-dire que l'on renonce à défendre la liberté dans ce qu'elle a d'essentiel et d'irremplaçable.

8 Sans tenir compte ici des spécificités de l'enseignement supérieur français.

Actes ont dans un premier temps été composés grâce à un travail collectif qui mêlait enthousiasme et amateurisme, bricolage et ruse, expérimentations mais aussi exigence scientifique (sans quoi nous n'en parlerions pas trente-cinq ans après). Non seulement tous les membres de l'équipe étaient invités à mettre la main à la pâte, au niveau des diverses tâches, depuis le travail d'investigation et de rédaction jusqu'à la mise en page (qui se faisait « à la main », le plus souvent au cours de réunions nocturnes qui pouvaient se prolonger jusqu'au petit matin), mais qui plus est, la revue n'aurait pas pu exister sans la sollicitation de renforts (collègues, chercheurs, éditeurs, personnels administratifs, etc.), qui apportaient leur collaboration, ou qui mettaient à disposition une partie de leurs compétences (savoirs et savoir-faire). Ce qu'il faut bien appeler un détournement de ressources humaines, à la faveur des interstices du système (ou des zones d'ombre de l'institution), était rendu possible par le cadre organisationnel, qui n'était pas encore à ce point soumis aux pressions normalisatrices et concurrentielles découlant des normes d'efficacité, d'évaluation et de contrôle par la performance. Selon la vision que nous en donne Luc Boltanski, les universitaires ne travaillaient certainement pas moins à cette époque, mais peut-être travaillaient-ils de façon plus créative, grâce à des conditions qui ne restreignaient pas drastiquement le champ des possibilités, et qui favorisaient une certaine solidarité intellectuelle, y compris entre les « marginaux de l'intérieur » (à rebours des logiques actuelles, qui poussent au contraire à la compétition, à l'adaptation et au conformisme, induisant une méfiance diffuse entre « usagers », ainsi que des attitudes utilitaristes à courte vue, etc.).

Dans « La production de l'idéologie dominante », Pierre Bourdieu et Luc Boltanski décryptent le discours de la modernisation

qui avait cours dans la France de Giscard d'Estaing, en utilisant des matériaux de diverses provenances (ce qui donne au texte un caractère de « dossier », rassemblant des documents assez hétéroclites : extraits d'ouvrages, articles de presse, statistiques, photographies et illustrations, entretiens télévisés, etc.). En rapprochant ces différentes bribes de discours tenus par des représentants de l'élite économique et politique, administratives et scientifiques, les sociologues entendent faire ressortir la « cohérence » et la « densité » de la matrice idéologique qui sous-tend ce genre de production discursive, rendant ainsi lisible et perceptible ce que les auteurs appellent « la philosophie sociale de la "fraction dominante de la classe dominante" » (RRI, p. 52). La mise à plat de cette « vision du monde » s'accompagne d'un effet de décalage, de mise à distance ou de défamiliarisation : présentés en dehors des contextes « rituels » d'énonciation, et dépouillés des atours symboliques qui leur confèrent crédibilité et légitimité, les énoncés en question apparaissent dans leur « médiocrité » et leur « platitude » (RRI, p. 54).

Par-delà la critique (attendue) de l'arbitraire qui se donne comme nécessité et évidence, un double intérêt de l'analyse menée par Boltanski et Bourdieu est de montrer que le discours de la modernisation peut facilement être ramené à un tissu de « lieux communs », en même temps qu'il semble devoir être énoncé depuis ce que les auteurs appellent des « lieux neutres »

9 Un triple procédé est mis en œuvre pour enlever à ces discours leur pompe, leur solennité, leur prétention ou leur sérieux : « la concentration » (ou rassemblement de bribes éparses de façon à révéler un schéma implicite, organisateur de pratiques), « la description analytique » (c'est-à-dire une description qui, loin d'être soumise au diktat de ce qui se donne comme unique réalité que l'on est bien forcé d'accepter, « fait surgir la possibilité que le présent soit autre qu'il n'est » [RRI, p. 88]), et « l'ironie » (ou « le rire de la critique » en tant qu'il produit un effet de « désacralisation », tout en offrant un autre point d'appui que « l'indignation morale » [RRI, p. 85]).

(cf. clubs, sociétés savantes, soirées de débats ou week-end de réflexion, etc.), c'est-à-dire des lieux dans lesquels il est de règle que les personnes fassent abstraction de leurs appartenances et attachements, laissent pour ainsi dire au vestiaire leurs intérêts et positionnements sociaux¹⁰, comme si cela était la condition de l'adhésion à un discours qui se présente comme universel, transversal (ou réticulaire), désidéologisé, détaché des intérêts particuliers, et bien sûr doté de l'autorité de l'« expertise ».

Le discours de la modernisation, qui a trouvé à s'appliquer prioritairement dans les domaines de l'économie et de l'administration publique, allait de pair avec une tendance à la délégitimation des références au « peuple » et aux « classes sociales » (cf. les motifs de la « fin des idéologies », de la « fin de l'histoire », de la « dépolitisation », de la « montée de l'individualisme », etc.). Luc Boltanski présente en outre ce discours comme une « idéologie de transition », qui a accompagné (de façon non neutre) une certaine crise de l'État Providence, et qui a « annoncé » la montée en puissance des thématiques néolibérales », non sans lien avec des thématiques néoconservatrices qui se sont développées au même moment dans les années quatre-vingt, contribuant à disqualifier les anciens référents et à faire place nette pour les légitimations de l'expertise et du « nouvel esprit du capitalisme ». Cette manière de voir suggère deux choses : premièrement, le règlement de compte entrepris par les néoconservateurs, visant à liquider les mutations culturelles issues des années soixante et septante et à réinstaurer un ordre moral plus conforme aux valeurs traditionnelles, a très bien pu

coexister (même si cela paraît à première vue paradoxal) avec la récupération et le détournement, par les néolibéraux, de thématiques venant de la contestation culturelle (cf. la critique des hiérarchies et des rigidités, le rejet des statuts, la promotion de la réalisation de soi, les nouveaux dispositifs du réseau et des projets, etc.), thématiques ensuite mobilisées au profit d'un « néomanagement » basé sur la flexibilité et la mobilité, l'individualisation des mérites, la responsabilisation de soi, l'autonomie et l'autocontrôle, etc. ; deuxièmement, ce que Luc Boltanski a appelé (avec Eve Chiapello) le « nouvel esprit du capitalisme » peut avoir eu comme précurseur ce discours de modernisation qui se fondait sur la légitimité de l'expertise (ce que l'on appelait aussi dans les années septante la *technocratie*, c'est-à-dire une forme de légitimité qui est calquée sur les modèles des sciences exactes, et dont Luc Boltanski rappelle qu'elle a été étendue au domaine social, politique et économique notamment par l'entremise des élites formées à « Sciences po »).

L'élucidation de ces deux déplacements dans l'espace des légitimations nous procure deux clefs importantes, dont on peut attendre qu'elles nous aident à sortir du brouillage idéologique ambiant – la confusion tenant notamment au fait que, d'une part, les discours néoconservateurs et néolibéraux ont pu, jusqu'à un certain point, aller main dans la main (comme cela est évident depuis les néoconservateurs américains jusqu'à Sarkozy), et d'autre part, que la configuration actuelle ne se réduit pas à des logiques néolibérales, à tel point qu'il est parfois tentant de renouer avec un certain nombre d'analyses sociologiques du début des années septante qui parlaient de « sociétés programmées » (l'université post-Bologne étant une bonne illustration de ce mixte de libéralisation et de bureaucratization, de mise en concurrence et de

mobilité sur un plan horizontal, combinées avec une gestion et une intégration de plus en plus verticales, donc administrativement pesantes et énergivores, etc.).

Certes, il n'est pas question de transposer telles quelles des analyses et des impulsions qui ont fait leur temps. Certains aspects de la critique proposée par Bourdieu et Boltanski sont incontestablement datés, et l'auteur de *Rendre la réalité inacceptable* est le premier à reconnaître plusieurs limites de l'article publié en 1976. Il relève ainsi trois points aveugles de l'étude menée à l'époque. Trois grands thèmes n'apparaissent pas : l'écologie politique, les enjeux liés aux genres et à la sexualité, et la question des étrangers et des migrants (notamment par rapport à ce que l'on appelle aujourd'hui les « sans-papiers » et le travail précaire). Ce sont les trois grands « absents » de « La production de l'idéologie dominante¹¹ ». Aujourd'hui, selon Boltanski, le grand absent, cela reste les classes sociales, qui sont très peu présentes dans le débat public, et peut-être encore moins dans les travaux des sociologues¹², alors que les inégalités ne cessent de se creuser. Cette occultation des logiques de classes est bien sûr en affinité avec le pouvoir de l'expertise et de la gestion réticulaire, qui prétend s'exercer et s'énoncer depuis ces « lieux neutres », détachés des intérêts particuliers et prévenant les expressions du conflit. à travers les changements intervenus au cours des dernières décennies, nous serions passés du monde de l'« idéologie dominante » à celui de la « domination sans idéologie » (par quoi il faut comprendre : qui se prétend sans

idéologie). Alors que les anciens pouvoirs se réclamaient de l'ordre en place et prônaient le statut quo, les nouveaux modes de domination s'exercent « au nom du changement » (il faut changer, s'adapter, être mobile, flexible, indépendant, prendre des initiatives, anticiper, booster, doper, faire bouger les choses, etc.). Il en résulte que la domination est à la fois plus « complexe » (anonymisée, invisible, fuyante, insaisissable, etc.), moins lisible et donc plus efficace. Dévoiler cette « réalité » de la domination est la tâche que poursuit désormais Luc Boltanski, de manière à mettre à nu cette réalité dans ce qu'elle peut avoir d'inacceptable — ce qui est aussi une façon de nous rendre le monde, nous le rendre en tant que monde vivable. ■

11 Absence assez étonnante, étant donné que bourdieusiens ne se désintéressaient pas de ces questions à l'époque (en particulier les questions liées aux migrations et aux genres sexués).

12 Luc Boltanski jette d'ailleurs une pierre dans le jardin de ses collègues sociologues qui ont contribué à expurger les « catégories socioprofessionnelles » de l'Insee de la notion de classe sociale.

Parmi les thèmes de recherche de Jean-Pierre Delchambre : le développement d'une socio-anthropologie des mondes contemporains basée sur la catégorie du jeu. Voir la revue électronique *Les Cahiers Jeu & symbolique* (accessible en ligne à l'adresse suivante : < <http://centres.fusi.ac.be/ces/> >).